

Marie Vrinat-Nikolov

Quelle place pour la littérature bulgare dans “La République mondiale des Lettres”?

Outre son ancienneté relative et son volume, le capital littéraire a pour caractéristiques qu’il repose sur des jugements et des représentations. Tout le “crédit” accordé à un espace doté d’une grande “richesse immatérielle” dépend de “l’opinion du monde” comme dit Valéry, c’est-à-dire du degré de reconnaissance qui lui est octroyé et de sa légitimité.

Pascale Casanova¹

Pourquoi la littérature bulgare – l’une des plus mal connues, si ce n’est LA plus mal connue de l’Union européenne – a-t-elle une diffusion aussi injustement problématique en France? C’est une question qui demeure toujours aussi énigmatique et douloureuse pour moi qui me consacre depuis presque trente ans à la transmission de cette littérature par trois biais qui se nourrissent et se complètent mutuellement: la traduction, l’enseignement et la recherche. Question douloureuse – malgré le bonheur réel de mener ces trois activités de front – tant l’indifférence et la méconnaissance des acteurs des champs littéraire et traductif en France (éditeurs, critiques et public) sont aussi inexplicables qu’injustes.

C’est précisément l’objet de ce texte que d’essayer de trouver des éléments d’explication à l’inexplicable.

Mais, tout d’abord, quelques réflexions préliminaires. N’oublions pas la double situation de l’écrivain: “selon la position de l’espace littéraire national où il est situé dans l’univers littéraire mondial, et selon la position qu’il occupe dans ce même espace”², ni cette évidence: l’enjeu particulier que revêt la traduction de la littérature nationale dans les langues de l’Europe occidentale pour les cultures et pays européens “périphériques”. C’est uniquement par la traduction que l’on peut se faire connaître et atteindre un public plus large que le public national, assez réduit lorsqu’on est écrivain en Bulgarie, pays qui compte sept millions d’habitants. Il s’agit donc à la fois de prestige culturel, de reconnaissance internationale et d’économie. Mais aussi de faire en sorte que le dialogue interculturel ne soit plus uniquement en sens unique, du “centre” vers la “périphérie” de ce que Pascale Casanova a nommé “la République mondiale des Lettres”:

La traduction est la grande instance de consécration spécifique de l’univers littéraire. [...] Elle est pourtant la voie d’accès principale à l’univers littéraire pour tous les écrivains “excentriques”. [...] La traduction est au contraire l’enjeu et l’arme majeurs de la

¹ Casanova 1999: 31.

² *Ibid.*: 65.

rivalité universelle entre les *joueurs*, une des formes spécifiques de la lutte dans l'espace littéraire international³.

Mais la traduction est également importante pour la consécration "interne" d'un écrivain: cette dernière peut venir par la traduction et se répercuter sur le champ littéraire national. On en a un exemple éloquent avec *Un Roman naturel* de Georgi Gospodinov, qui a été traduit dans une vingtaine de langues. Certes, il a été rapidement reconnu au sein de l'espace littéraire bulgare, mais le nombre important et la diversité des traductions sont pour beaucoup dans cette reconnaissance de l'écrivain, comme en témoigne la rencontre-débat qui a eu lieu en avril 2006 dans *Červenata kášta* ("La Maison rouge", lieu de débats culturels et politiques important, bien connu des Sofiotes), animée par le critique Dimităr Kamburov sous le titre éloquent de *Un Roman naturel* – sept ans et huit traductions plus tard". L'objectif de Kamburov met bien en valeur l'importance de la consécration par la traduction:

Mon espoir aujourd'hui est que nous parlions non seulement de la signification de ce roman, [...] mais aussi de la manière dont notre point de vue sur ce roman a été changé et continue de changer sous l'influence de la réception qu'il connaît à l'étranger⁴.

Sont également significatives les polémiques publiées dans l'hebdomadaire *Kultura* entre 2007 et 2009, suscitées par Vladimir Trendafilov, notamment dans son article intitulé *La crise qui donne espoir: l'héritage de l'europanisation*. Il s'agit de montrer que la jeune génération (Georgi Gospodinov, Emilija Dvorjanova et Teodora Dimova, des auteurs traduits à l'étranger où ils sont même primés) imitent "les conceptions et les techniques du post-modernisme français"⁵. Pour lui, le paradoxe, c'est que ces auteurs "s'auto-identifient comme 'premiers', 'fondateurs', 'originaux' sur la base, en fait, de l'imitation de modèles étrangers"⁶.

Le débat national/europanisation de la littérature bulgare est ancien lui aussi, il a notamment agité la vie littéraire bulgare de l'entre-deux-guerres, avec, d'un côté, les partisans de la culture nationale, du réalisme, de la représentation des valeurs traditionnelles; de l'autre, tous ceux qui souhaitaient moderniser la littérature, l'enrichir et la diversifier en la rapprochant des littératures de l'Europe. Il est constamment revivifié.

1. *Du côté de la France: représentations et horizon d'attente. L'image de la Bulgarie en France*

Je me référerai, ici, même si elle date d'une quinzaine d'années, à une enquête menée dans la rue par la politologue française Nadège Ragaru, entre 1995 et 1996, sur un échantillon de trente huit Parisiens et de trente et un Sofiotes. Il en ressort un constat affligeant: "[...] [L]'image que s'en font les Parisiens est trop sommaire pour se prêter à la construc-

³ *Ibid.*: 188-189.

⁴ Kamburov 2006: § 1.

⁵ Trendafilov 2008: § 2.

⁶ *Ibid.*: § 3.

tion de clichés. Pour eux, la Bulgarie n'est pas seulement lointaine, elle est absente de leur champ de représentations"⁷.

C'était un pays méconnu géographiquement, un pays qui évoquait des entités plus grandes (pays slave, ex-pays d'Europe de l'Est, totalitaire, communiste, un pays balkanique), un exotisme superficiel (la vallée des roses, le mystère des voix bulgares et le yaourt). Tout cela me semble avoir cédé la place, actuellement, à la prostitution, à la mafia, à la corruption, à la pauvreté, aux Roms.

Paradoxalement, c'est l'image d'un "pays sans histoire". Pourquoi paradoxalement? Parce que l'absence de situations extrêmes est évidemment positive pour la Bulgarie (pas de révolutions, de coups d'État, de conflits sanglants, de guerres, de tremblement de terre ou tsunamis ravageurs), mais elle n'incite pas à la curiosité pour la culture bulgare. Cela concourt plutôt à "l'inexistence" des représentations particulières et, en tout cas, positives, de la Bulgarie.

Les protestations récentes, d'abord économiques au printemps 2013, puis politiques et civiques l'été de la même année, perpétuent l'image de pauvreté et de corruption auxquelles on associe de plus en plus la Bulgarie, comme on peut le voir dans les médias français.

2. *Horizon d'attente – exotisation vs européenité*⁸

Dans *Le Résidu amer de l'expérience*, l'écrivain serbe Danilo Kiš confie:

On continue d'écrire chez nous une mauvaise prose, anachronique dans l'expression et les thèmes, entièrement appuyée sur la tradition du XIX^e siècle, une prose timide dans l'expérimentation, régionale, locale, dans laquelle cette *couleur locale* n'est en fait le plus souvent qu'un moyen d'essayer de préserver l'identité nationale en tant qu'essence de la prose. [...] Quant au monde, il continue de rechercher plus ou moins dans nos littératures l'excès, la couleur locale ou le pamphlet politique, des substituts du tourisme et de la politique⁹.

Constat désabusé, qu'il convient bien sûr de replacer dans son historicité, mais qui vaut également pour la littérature bulgare et, sans doute, pour une grande partie des littératures des Balkans, lieux de prédilection à la fois d'une exotisation, d'une couleur locale et d'une affirmation identitaire douteuses, susceptibles d'être instrumentalisées par les politiques et par les gouvernants les appliquant.

Ce qui n'est pas sans susciter des tensions au sein d'un champ littéraire national: conflit Jeunes/Anciens revivifié en Bulgarie, mais dans le sens inverse de celui du début du XX^e siècle. Cette fois, ce sont les "Anciens" qui accusent les "Jeunes" de céder à la tentation d'imiter les littératures ouest-européennes et américaine, de trahir et de bafouer les sacrosaintes valeurs traditionnelles.

⁷ Ragaru 1997: 4.

⁸ Cf. mon article: Vrnat-Nikolov 2012.

⁹ Kiš 1998.

Quant au public extérieur, il attendait, je crois, du moins jusqu'à une date récente, cet exotisme, les Balkans évoquant un peu le Moyen-Age ou un âge d'or mythique perdu qui rend nostalgique, hors du temps, hors des crises actuelles, hors de la société de consommation, avec les conflits entre chrétiens et musulmans, Turcs et Bulgares, les costumes, les traditions, les rites; bref il attendait ce que je qualifierais volontiers de "littérature d'ethnologie" qui convient parfaitement à l'image qu'il se fait de ces Balkans: à la fois pauvres, traditionnels, lieux de mythes et de chants, de contes, d'épopées que "l'autre" Europe a perdus. Nostalgie des origines, Orphée, les Thraces, etc.

3. *Le poids des critères économiques*

Malgré les aides réelles octroyées par le Centre national du Livre (CNL) aux éditeurs pour financer la traduction (relativement bien payée et défendue en France par l'Association des Traducteurs Littéraires de France), celles de l'Union européenne, les éditeurs français se montrent encore frileux et hésitent à prendre ce qu'ils appellent un risque financier. Pour eux, une vente de 1000-1500 exemplaires, ce qui est le plus souvent le cas des ouvrages traduits du bulgare, ne permet pas de couvrir leurs frais. Et, la crise n'ayant pas arrangé les choses, cela ne les incite pas non plus, à certaines exceptions près, à suivre un auteur.

4. *Du côté de la Bulgarie – absence de politique littéraire internationale. Absence de construction d'une image positive*

On a vu le manque de représentations de la Bulgarie auprès des Français, qui ne favorise guère le désir de découvrir ce pays, en dehors de rencontres ou de liens personnels. Il faut remarquer aussi l'absence d'une véritable construction d'image de la part de la Bulgarie et de ses institutions officielles (ou alors on promet une "bulgarité comprise de travers", assez nationaliste, ressassant toujours les deux passés qui ne passent pas, les deux "jouis": la longue occupation ottomane et le communisme). Contrairement à un autre petit pays, ex-soviétique: l'Estonie.

En effet, la jeune chercheuse Katerina Kesa remarque que

depuis la restauration de l'indépendance en 1991, l'image de l'Estonie et sa représentation à l'étranger n'ont cessé de préoccuper la classe politique du pays. La construction d'une image et d'une identité spécifiques a pendant longtemps été au cœur du projet politique, vue comme un moyen de distinguer ce petit pays d'un ensemble Baltique ou postsoviétique souvent perçu par le monde occidental comme homogène. Afin d'être reconnue autrement que comme pays "de l'Est", "balte" ou "postsoviétique", dénominations peu flatteuses au goût des Estoniens et peu représentatives de la façon dont ils se perçoivent, l'Estonie chercha tout d'abord à être acceptée en tant que "vrai" pays européen doté d'une identité nordique. [...] Dans ce cadre, une commission spéciale chargée de réfléchir à un "label estonien" et créée par le gouvernement en 2000 proposa de promouvoir le pays à travers un symbole ou une marque commerciale, sur le modèle finlandais de Nokia. Ainsi, en misant sur les nouvelles technologies, l'Estonie réussit

rapidement à se créer une image de pays innovant et moderne de type nordique: n'est-ce pas là qu'a été inventé cet outil révolutionnaire de téléphonie *via* internet qu'est Skype et n'est-ce pas ce pays qui s'est doté d'un système d'*e-gouvernement*, d'*e-élections*, d'*e-santé*... devenant l'une des références mondiales en matière de lutte contre les cyber-attaques!¹⁰

Rien de tel en Bulgarie...

5. *Une politique d'aide à la traduction chaotique*

Un constat s'impose tout d'abord: jusqu'à une date récente, l'État bulgare s'était brutalement et presque totalement désengagé de toute politique de promotion et de diffusion de sa littérature à l'étranger. Depuis 2006, l'État bulgare, par le biais de son ministère de la Culture (*Fond Kultura*) a pris conscience de la nécessité d'avoir de nouveau une politique de diffusion de sa littérature et, grâce à un concours dont les modalités ressemblent à celles des sessions du Centre national du Livre français, il attribue aux éditeurs étrangers qui s'engagent à publier telle ou telle œuvre bulgare, une aide à la traduction non négligeable. Mais cette initiative qui a permis à des traductions de voir le jour en France, est limitée dans sa portée par le fait qu'elle a été arrêtée pendant trois ans et que les critères d'attribution étaient parfois un peu étranges: par exemple, l'éditeur français du roman *18% gris*, du jeune écrivain Zahari Karabašliev, s'est vu refuser cette aide sous prétexte que l'auteur vivait aux États-Unis! Le prix Askeer, en revanche, dans le domaine du théâtre, n'a pas les mêmes exigences, puisqu'il a été accordé, il y a trois ans, à Dimităr Dinev pour une pièce écrite en allemand et à un auteur, certes d'origine bulgare, mais vivant depuis longtemps en Allemagne... Quant aux nouveaux critères d'attribution, tels qu'ils sont affichés sur le site internet pour 2013, ils sont plus contraignants: il ne sera pas possible d'accorder plusieurs aides pour des textes traduits par un même traducteur (ce qui est une aberration dans le cas de la Bulgarie, quand on sait combien peu sont actuellement les traducteurs du bulgare dans le monde), et il faudra déposer sur place une version papier du dossier... l'envoi par la poste n'étant pas accepté (rappelons que ces aides sont destinées à des éditeurs étrangers qui, par définition, ne résident pas en Bulgarie...).

D'autre part, dans une certaine mesure on peut considérer comme une chance le fait que l'État bulgare ne se mêle pas plus de promouvoir sa propre littérature, car les institutions officielles sont parfois enclines à vouloir diffuser une littérature exotique, voire nationaliste. C'est aussi l'un des constats qui se dégagent de l'étude fondamentale menée par la fondation "Next Page" sur la littérature bulgare en traduction entre 1989 et 2010¹¹.

6. *Absence de médiateurs locaux*

Hormis l'État, aucune institution officielle ou privée (agents littéraires, éditeurs, etc.) ne se préoccupe véritablement de la promotion à l'étranger de la littérature bulgare. Les éditeurs

¹⁰ Kesa 2012.

¹¹ Burova *et al.* 2011.

français, pour prendre l'exemple de la France, ne reçoivent ainsi aucune information sur les auteurs bulgares en dehors des relations professionnelles et des contacts qu'ils peuvent avoir avec certains de leurs collègues bulgares, notamment lors de rencontres à la foire du livre de Francfort, par exemple, ou avec des traducteurs (malheureusement trop peu nombreux) qui font encore le plus souvent office "d'agents littéraires", tâche difficile et ingrate qu'ils assument bénévolement, comme une véritable mission... Il ressort donc, notamment de l'enquête menée par la fondation "Next Page", que la plupart des traductions d'œuvres bulgares à l'étranger sont le fruit d'initiatives et de contacts personnels, de l'esprit missionnaire qui habite les traducteurs. C'est ce que soulignait en 2008 déjà le critique et poète Rumen Leonidov :

Le livre bulgare lui non plus ne s'est pas aperçu que, depuis déjà un an, il se trouve dans l'UE. Certains romans, recueils de nouvelles et de poèmes ont traversé la zone euro, mais ce n'est pas l'œuvre d'une politique d'État, c'est le fruit d'initiatives privées, de contacts professionnels et de Golgothas particuliers¹².

7. *Stratégies pour conquérir une place dans l'espace littéraire mondial. Changement de langue*

On observe, ces dernières années, un phénomène nouveau : l'écriture dans des langues de grande diffusion de la part d'écrivains vivant en dehors des frontières de la Bulgarie. C'est le cas, par exemple, de Rouja Lazarova (français), de Miroslav Penkov (anglais), Nikolaï Grozni (anglais), Kapka Kassabova (anglais), Ilija Trojanov (allemand) et Tsveta Sofronieva (allemand). Cette stratégie a l'air payante, puisque les éditions Heloïse Dormesson ont acheté les droits du recueil *À l'est de l'ouest*, de Miroslav Penkov, dès sa sortie en anglais aux États-Unis (il est d'ailleurs intéressant de savoir comment la traductrice de l'anglais, qui n'a vraisemblablement aucune connaissance de la langue et de la culture bulgares, a pu véritablement traduire une œuvre si ancrée dans cette langue-culture et qui joue sur l'exotisation) et que Plon s'apprête à faire paraître le roman *Wunderkind*, de Nikolaï Grozni, traduit également de l'anglais. Dans une recension parue dans l'hebdomadaire *Kultura*¹³, la critique littéraire Milena Kirova fait observer que les livres de cet auteur écrits en anglais jouissent d'un bien plus grand succès dans le monde anglophone que ses premiers livres, écrits en bulgare, quasiment passés inaperçus en Bulgarie. Milena Kirova avance l'hypothèse que ce qui a dû plaire au public américain, c'est à la fois la critique du communisme et la description de l'Inde bouddhiste, Nikolaï Grozni s'étant fait moine bouddhiste pendant quelques années de sa vie, dans sa quête, selon ses mots, d'une vérité supérieure.

8. *Réorientation générique*

L'aspiration à la reconnaissance mondiale par la traduction a fait naître une autre stratégie à l'œuvre dans le champ littéraire bulgare depuis le début du XXI^e siècle, sous

¹² Leonidov 2008.

¹³ Kirova 2013.

l'influence des lois du marché mondial du livre: l'émergence du roman comme genre dominant dans ce champ à la place de la poésie et de la nouvelle. Durant tout le ^{xx}e siècle, c'est en effet la poésie qui s'est montrée le genre le plus novateur, réactif aux changements et prisé du public. Cet équilibre s'est trouvé brusquement bouleversé. Ce phénomène a d'ailleurs été évoqué par l'écrivain et critique Angel Igov lors de la rencontre-débat sur *Un roman naturel*, de Georgi Gospodinov, mentionnée plus haut:

Les romans se vendent mieux que les recueils de poésie. Les romans se vendent mieux que les recueils de nouvelles. Et il n'est pas nécessaire de poser la question aux libraires et aux éditeurs. Ça se voit à l'œil nu.

Comment se place ici Georgi Gospodinov avec *Un roman naturel*? Eh bien il me semble que, pour une grande part, *Un roman naturel* a mis à la mode le genre romanesque dans la littérature bulgare. Il l'a mis à la mode et l'a rendu prestigieux. Il me semble que pendant les années 1990, on écrivait moins de romans. Il serait intéressant d'étudier si, depuis 1999¹⁴, on écrit plus de romans en bulgare et si un plus grand nombre de romans sont publiés en bulgare. Je pense que oui. L'une des raisons tient à *Un roman naturel* et on ne peut pas encore savoir s'il faut pour cela féliciter ou fustiger Georgi Gospodinov¹⁵.

9. *Participation à des rencontres et festivals internationaux*

Les écrivains bulgares sont de plus en plus souvent invités à des rencontres, à des débats et à des lectures¹⁶ avec leurs collègues européens, voire outre-atlantiques. Et l'on assiste à l'émergence d'un véritable réseau d'écrivains, notamment d'Europe centrale et orientale, qui facilite la connaissance et la reconnaissance de ces auteurs.

10. *Effet boule de neige*

Tous les débats qui ont lieu dans la presse culturelle bulgare concernant la traduction et la traduisibilité de la littérature nationale montrent bien qu'il y a urgence à former plus de traducteurs, à intéresser plus d'éditeurs et de journalistes et critiques étrangers. En France, par exemple, il est évident que l'on peut parler d'une pénurie de traducteurs. Ce qui fait qu'il ne sort pas plus de deux œuvres par an (même si, selon l'enquête menée par *Next Page*, la France est le pays d'Europe où l'on compte le plus de traductions du bulgare), ce qui n'est pas suffisant pour créer un horizon d'attente véritable chez les lecteurs français, mais aussi chez les journalistes, les éditeurs, les libraires, etc.

¹⁴ Date de parution en bulgare de *Un roman naturel* aux éditions Razvitié.

¹⁵ Kamburov 2006.

¹⁶ Les plus importants, pour la France, ont été *Les Belles étrangères* (2001), *Balkans-transit* (2006 et 2010), le Salon du livre européen à Cognac (2006 et 2007), *Écrire la rupture* (Paris, Toulouse, Berlin, Sofia, 2007 et 2009).

II. Conclusion: la littérature bulgare est-elle traduisible?

Je m'appuierai sur le texte-manifeste de l'écrivaine contemporaine et universitaire Emilia Dvorjanova, *L'expérience de l'écriture – ou de l'autre côté de la langue*¹⁷. Indirectement, l'auteur pose la question de la traduisibilité de la littérature. Pour elle,

de cet autre côté, inverse, la langue n'est plus désormais un système de signes, de ce côté-là, elle a perdu son sens préalable, son pouvoir "naturel" de signifier des "choses" ou de relier des "idées" dans des chaînes bien construites; là, "les mots et les choses" se sont entièrement détachés les uns des autres, non pas pour styliser le monde par des signes accaparés par leurs propres jeux abstraits, mais pour que les mots se transforment eux-mêmes en "choses". Volume, matière, couleur, odeur et son... un magma¹⁸.

Idée proche de l'un des impératifs les plus importants énoncés par Henri Meschonnic dans la *Poétique du traduire*: "traduire ce que les mots ne disent pas, mais ce qu'ils font"¹⁹. Littérature et société, rythme/oralité, historicité et littérarité, c'est ce que doit contenir et révéler l'acte de traduire: "La force d'une traduction réussie est qu'elle est une poétique pour une poétique. Pas du sens pour le sens, ni un mot pour le mot, mais ce qui fait d'un acte de langage un acte de littérature"²⁰.

La lecture de textes contemporains écrits en français par des auteurs vivant en dehors de la France, dont la langue française porte en elle d'autres langues, édités par des maisons prestigieuses, donne elle aussi matière à réflexion: ces textes dialoguent avec nous, nous touchent, nous émeuvent parce qu'ils sont vivants, parce que leurs images et leur rythme sont inhabituels. Tous ces écrivains qui repoussent les "limites" de la langue, qui écrivent sur ses "marges", trouvent éditeurs et lecteurs prêts à apprécier l'"étranger en eux", à se laisser emporter par la force de leur Verbe qui brise la *doxa*.

Emilija Dvorjanova nous rappelle que l'écrivain donne une langue

au parfum de cette fleur, à cette mer bleue, à ce galet taillé par l'eau, à cet amour, cette mort... autant de choses trivialement habituelles, quelle nouveauté peuvent-elles receler, quelle différence, alors qu'elles ont été vues, vécues, décrites des centaines de fois, que peut-on leur trouver de différent et de neuf, de non dit, sinon encore et encore la *langue*, non prononcée jusqu'à présent, car le monde n'est pas achevé, rien en lui n'est achevé, ce qui veut dire que la langue ne peut s'arrêter de nommer et de contribuer à achever constamment le monde²¹.

¹⁷ Dvorjanova 2009.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ Meschonnic 1999: 55.

²⁰ *Ibid.*

²¹ Dvorjanova 2009.

Je crois que là réside la traduisibilité d'une œuvre littéraire et, plus largement, d'une littérature, qu'elle soit "centrale" ou "périphérique": l'écrivain permet-il à la littérature de "jaillir en langue"? Créé-t-il un monde-langue qui, par son oralité, par ce qu'il nous dit du monde, permet la rencontre entre l'œuvre et le lecteur, rencontre toujours renouvelée, toujours différente, concrétisée, charnelle et vivante?

Bibliographie

- Burova *et al.* 2011: A. Burova, B. Kurtaševa, V. Trajanova, N. Radulova, N. Mičeva, S. Ilieva, J. Genova, *Prevod i prehod. Bălgarskata literatura v prevod (1989-2010): statistiki, komentari, preporaki. Izsledvane po poračka na fondacija "Sledvašta stranica", januari 2011*, <http://www.npage.org/IMG/pdf/Prevod-Prehod_NPF_Statistiki_komentari_preporuki.pdf> (consulté 20.05.2013).
- Casanova 1999: P. Casanova, *La République mondiale des lettres*, Paris 1999.
- Dvorjanova 2009: E. Dvorjanova, *Ot drugata strana na ezika*, "Kultura", 2009, 19 (2546), 22.05.2009, <<http://www.kultura.bg/bg/article/view/15654>>.
- Kamburov 2006: D. Kamburov *et al.*, "Estestven roman" – sedem godini i osem ezika po-kăšno, "LiterNet", 4 (77), 25.04.2006, <<http://litenet.bg/publish2/anonim/ggospodinov.htm>> (consulté: 01.06.2013).
- Kesa 2012: K. Kesa, *Estonie. Un pays sensible à son image*, "P@ges Europe", 29.10.2012, <<http://www.ladocumentationfrancaise.fr/pages-europe/d000615-estonie.-un-pays-sensible-a-son-image-par-katerina-kesa>>.
- Kirova 2013: M. Kirova, *Kădeto neštata se slučvat ot novo*, "Kultura", 3 (2709), 25.01.2013, <<http://www.kultura.bg/bg/article/view/20507>>.
- Kiš 1998: D. Kiš, *Le résidu amer de l'expérience*, trad. P. Delpech, Paris 1998.
- Leonidov 2008: R. Leonidov, *Bălgarskata kniga v Evropa e samotno sirăče*, "Klasa", 06.01.2008, <http://www.klasa.bg/news/Read/article/7391_Българската+книга+в+Европа+е+самотно+сираче+>.
- Meschonnic 1999: H. Meschonnic, *Poétique du traduire*, Paris 1999.
- Ragaru 1997: N. Ragaru, *Images croisées des Français et des Bulgares, une étude sur les stéréotypes nationaux*, "Balkanologie", I, 1997, 2, <<http://balkanologie.revues.org/211>>.
- Trendafilov 2008: V. Trendafilov, *Krizata, kojato obnadeždava*, "Kultura", 2 (2485), 18.01.2008, <<http://www.kultura.bg/bg/article/view/13732>>.
- Vrinat-Nikolov 2012: M. Vrinat-Nikolov, *Exotisation vs européanité: la bulgarité vue de Bulgarie et des États-Unis*, "Slavica bruxellensia", VIII, 2012, <<http://slavica.revues.org/1200>> (consulté: 17.05.2013).

Abstract

Marie Vrinat-Nikolov

Which Place for Bulgarian Literature in the “World Republic of Letters”?

Considering the case of Bulgarian literature in France, Vrinat-Nikolov suggests that forming a general stereotype of the source-culture within the target-culture may be productive. She also argues for adopting a “foreignising” (L. Venuti), yet not “exoticising” strategy of translation, and implicitly links this translatology issue to the culturological concept of ‘self-colonisation’. Promoting Bulgarian literature abroad should rely on the cumulative effect of efforts by the different agents of the Bulgarian literary field, beginning with a translational strategy focused on recreating a poetics (after H. Meschonnic), which could enhance the appeal even of a literature as unappealing as Bulgarian literature in France.

Keywords

Bulgarian Literature; French Literary Space; Cultural Translation.